

*Chroniques d'une vallée en lutte.
Neuf journées intenses dont la valeur et la
puissance vont
au-delà des expériences particulières de ceux qui
les ont vécues.*

*Considérations qui se veulent contagieuses,
entendent répandre des pratiques, provoquer de
l'organisation. Ce pouvait
être l'habituel communiqué... ce sera finalement un
récit, dont les conclusions sont encore à imaginer.*

ANIMAUX VIVANTS



Samedi 25 février

Flics hors de la vallée!

Une des plus grandes manifestations de la lutte No Tav touche à sa fin. L'opération répressive du 26 janvier n'a pas atteint son objectif. Les fausses divisions ne sont pas acceptées dans la vallée et la bataille s'intensifie, faisant front autour de ceux qui subissent les mesures de privation de liberté. Une fois terminée la longue marche, on se rend à Venaus pour essayer de comprendre comment continuer dans les jours qui viennent. Les journaux parlent de l'élargissement imminent du «chantier», qui devrait intégrer le dernier *presidio* qui se trouve dans le terrain sur lequel auront lieu les premiers forages: la *baita* Clarea.

Pendant le trajet en voiture, perchés tels des vautours derrière un virage, deux voitures des carabinieri entendent mettre en place un barrage routier. On s'étonne de cette tentative, qui a bien l'air d'une énième provocation.

L'alerte est lancée une demi-heure plus tard. Le barrage routier a stoppé la voiture d'une camarade qui a l'interdiction de se rendre dans la vallée. On se met tout de suite à penser comment réagir, les réflexes sont bons et au bout de quelques minutes partent de nombreuses voitures pour rejoindre le lieu du barrage. On part ensemble, on revient ensemble. Ce qui était né comme slogan se révèle désormais extrêmement concret.

Peu de temps après, tout le monde se retrouve au niveau du barrage. La route est littéralement envahie par les voitures et les carabinieri sont étonnés d'une telle capacité de réaction. On tente d'imposer sur le champ, sans la moindre timidité, la restitution des papiers aux occupants du véhicule. Les hommes en uniforme se rendent immédiatement compte que la situation est bien trop en leur défaveur pour qu'ils puissent se permettre une réponse forte. Nerveux, ils téléphonent à leurs supérieurs et presque aussitôt restituent les papiers à la camarade. Mais ça ne suffit pas, il faut qu'ils s'en aillent! La détermination des personnes présentes est forte, les flics n'ont pas le choix et, la queue entre les jambes, balbutiant de ridicules excuses, ils rentrent dans leurs voitures et disparaissent. Les visages tendus se transforment peu à peu en sourires et la conscience d'avoir été une force nous remplit d'euphorie.

La confiance, la solidarité et la complicité dans la lutte sont des armes que les No Tav ne cesseront jamais d'utiliser. Une fois encore: on part ensemble, on revient ensemble!

Dimanche 26 février

Invitation à un mariage

Les rumeurs sur la possibilité d'une action dans l'après-midi se succèdent. Au-delà des marches plus ou moins utiles, nombreux sont ceux qui veulent se mettre en jeu pour contribuer réellement à cette lutte. Il est décidé d'ouvrir un péage sur l'autoroute pour permettre aux

gens de passer sans payer. Cette action directe a aussi pour objectif de nuire à la société qui gère l'autoroute. La SITAF permet non seulement aux forces d'occupation de se mouvoir comme elles l'entendent entre le chantier, Turin et Bardonecchia, mais elle a également vendu pour presque rien ses terrains aux entreprises qui commenceront les forages. Sur ces mêmes terrains seront entreposés les déchets produits par les travaux du tunnel, comme l'amiante ou l'uranium.

Lorsque la spontanéité rejoint l'organisation, le saut qualitatif est significatif. La confiance entre les personnes est tout aussi nécessaire que délicate. Ces jours-ci, elle semble solide. Le fait le plus évident est la rupture avec les processus de décision bureaucratiques, qui supposent d'interminables discussions pour mettre en place jusqu'à la plus petite action. Cette fois-ci non, parce que l'envie d'agir et la perception claire du moment dépassent les vieux automatismes et les fausses questions de principe. La proposition est simple et partagée par tous, l'action sera effectuée par des groupes affinitaires qui renforceront ainsi leurs amitiés et créeront de nouveaux liens.

L'idée d'attaquer et de repartir aussitôt, qui sera réutilisée plus d'une fois les jours suivants, met en évidence la lenteur et la lourdeur des forces de l'ordre face à l'imagination et à la détermination. Un chemin que l'on vient de tracer a besoin d'être parcouru pour continuer à exister.



Une longue file de voiture s'ébranle, les klaxons retentissent, certaines autos sont décorées, ceux que l'on croise saluent les mariés, on a l'impression de participer à une fête... on se croirait à un mariage!

Le péage est celui d'Avigliana. On entre tranquillement sur l'autoroute, munis de dizaines de drapeaux, de banderoles et de tracts pour expliquer aux automobilistes pourquoi le péage est gratuit aujourd'hui. Première étape: couvrir les caméras de surveillance, instruments de la société de contrôle, aussi bien à des fins d'autodéfense des participants à l'action que pour permettre aux gens de passer gratuitement sans être inquiétés. Les barrières sont levées et finalement les voitures peuvent passer.

L'action ne dure pas plus d'une heure, des centaines d'autos passent par le péage, certaines klaxonnant, d'autres intimidées par la horde de personnes masquées. Un exemple clair qui montre qu'un sabotage peut non seulement interrompre la circulation normale mais aussi exprimer une puissance de communication directe.

Lundi 27 février

Secousses de rage

Malgré le soleil qui réchauffe la vallée, la matinée de lundi ne promet rien de bon. L'élargissement de la zone du chantier/caserne commence, et avec lui l'expulsion de la *baita* Clarea. En direct sur Radio Blackout on peut entendre les paroles fortes et claires de Luca: «ne me forcez pas à monter plus haut...». Il ne s'agit pas d'un geste désespéré mais bien d'une volonté ferme de résister par tous les moyens au projet insensé du train à grande vitesse. Un poing levé, puis la chute sur les rochers en-dessous.

On craint le pire. Les minutes passent vite et l'ambulance met du temps à arriver. Les travaux du chantier ne s'interrompent pas. On entend des cris, de la rage, des larmes. Après une longue attente Luca est enfin transporté à l'hôpital de Turin. Son état est très grave et la responsabilité de tout cela ne peut qu'être imputée à l'ignoble gestion de la situation de la part de la police. On attend un rendez-vous qui ne tarde pas à venir: assemblée à midi à Bussoleno, à la bretelle d'entrée sur l'autoroute de Chianocco. Les visages de ceux qui sont présents sont marqués par la rage, et par d'innombrables autres émotions. La pensée que Luca pourrait ne pas survivre résonne en silence dans les têtes et les cœurs de tous ceux qui sont là. Tous les liens tissés au cours de ces années montrent une fois de plus leur solidité.

La décision est à la hauteur de la situation: occuper à outrance l'autoroute. Les luttes vivent de moments d'accélération comme de brusques freinages. Aujourd'hui est un jour où il faut absolument appuyer sur l'accélérateur. Les deux routes nationales sont également bloquées. Aujourd'hui, la vallée doit être paralysée.

L'élargissement du chantier et la perte de la *baita*

portent la lutte sur un nouveau terrain. Elle retourne dans la basse vallée. Et si le pouvoir est effectivement de nature logistique, c'est-à-dire dilué dans les flux de marchandises et de personnes, le chantier perd en fin de compte toute centralité. Les possibilités se multiplient. Voies de communication, lignes de chemin de fer et entreprises complices du projet deviennent des objectifs qui peuvent permettre à la lutte un saut qualitatif décisif et immédiatement reproductible.

Une cinquantaine de No Tav envahissent l'autoroute. Les premiers camions sont bloqués, le matériel rudimentaire pour élever les barricades est récupéré dans l'urgence. Le nombre augmente et l'imagination commence à se libérer. Chaque objet perd son usage originel pour devenir autre chose, tandis que les comportements plus radicaux commencent à contaminer les plus timides. Câbles d'acier, bottes de paille, pneus, et autres outils divers font leur arrivée et l'autoroute se remplit de vie. Cinq heures durant, tout le monde s'active et les idées rebondissent d'un groupe à l'autre. Les barricades se déplacent, doivent être remontées, exercice continu d'une science dont on a encore tout à apprendre. Les mains sont plus sûres de leurs gestes et finalement les sourires parviennent à détendre la tension accumulée durant la matinée.

L'état de Luca semble s'améliorer, il n'est pas encore hors de danger mais l'espoir augmente. A sept heures, nouvelle assemblée, et malgré la présence de la presse et de la télévision on parle clairement: ce qui s'est passé aujourd'hui n'arrêtera pas la lutte, elle en sortira au contraire renforcée.

La température descend et il faut commencer à organiser la nuit qui arrive. On amène du bois et les premiers feux s'allument. Des feux qui brûleront jusqu'au matin et qui, au cours de la nuit, iront jusqu'à Salbertrand, en haute vallée. L'idée consiste à ralentir la relève des flics, en continuant à améliorer la pratique du blocage. Aller là où ils nous attendent le moins. La tactique est celle de l'attaque éclair. Des guetteurs sont là pour permettre d'éviter une situation d'affrontement direct. Seule une presse complice des flics pourra parler par la suite de la «bataille de Salbertrand».

Attaquer les flux peut produire une sorte d'avantage stratégique. Mettre en pratique une guérilla logistique systématique nous rend invisibles et précis, et ouvre des espaces insurrectionnels qui bouleversent le quotidien.

Mardi 28 février

Jouer aux dés

C'est vers midi, et dans le calme, que l'espace occupé la veille redevient une autoroute, sous les roues d'une quantité absurde de blindés de la police. Il s'agit pour eux de ramener la situation à la normale, en abattant les barricades à coup de bulldozer et en repoussant les personnes vers les rampes d'accès à l'aide des cordons de police anti-émeute.

Au bout d'un certain temps, les véhicules des troupes d'occupation font machine arrière et retournent vers Avigliana ou vers la caserne de la Clarea, laissant l'autoroute vide. S'ensuit une sorte de flashback: tout le monde retourne sur les quatre voies de l'autoroute et se met à reconstruire de nouvelles barricades. Quelque chose de plus a eu lieu, on ne retourne jamais en arrière sans faire un pas de plus en avant.

Le deuxième jour a été l'occasion de dépasser l'attitude non violente, parfois minimisée dans les analyses a posteriori, qui souvent a besoin de subir une attaque pour se transformer en pratique offensive. Ainsi les pierres qui le premier jour avaient été laissées à terre retrouvent-elles aujourd'hui leur véritable usage. Les barricades commencent à se transformer, de simples obstacles elles deviennent des positions à défendre. Leur architecture devient plus précise et leur agressivité s'exprime dans leurs compositions matérielles plutôt originales.

Petit à petit émerge parmi les occupants l'idée qu'en plus d'ériger des barricades dans le but d'empêcher la circulation, il est également possible de nuire aux profits de la SITAF, avec cette belle portion d'autoroute à endommager. Sur ce point, il convient de signaler le rôle qu'ont pu jouer certaines intuitions intempestives, s'incarnant en images d'une violente ironie, comme ces deux arbustes plantés au beau milieu de la voie, dans un trou creusé à la pioche dans le bitume, ou ces dizaines de mètres de rails de sécurité démontés et remontés selon les besoins, comme un gigantesque meccano.

On a pu se rendre compte à cette occasion que les parpaings, la ferraille, la paille et les pneus amassés sur l'autoroute font bien plus que délimiter quelques kilomètres de route inutilisable: ils marquent une véritable rupture dans la terrible quotidienneté.

L'autoroute, le dispositif par excellence, où la vie n'a pas lieu mais se contente de passer, devient pour un laps de temps qui ne se laisse pas compter en heures un lieu dans lequel se succèdent les rencontres et s'imaginent les complicités. Sur l'asphalte posé là pour mettre en ordre la succession de scènes qui constituent la normalité, font éruption d'autres connexions, des regards qui continuent à briller dans les morceaux des réflecteurs en plastique de l'autoroute réduits en miettes, bien au-delà de cette journée d'expulsion.

Le peu de temps qu'il aura fallu pour transformer un panneau indicateur en bouclier défensif montre bien l'incroyable éventail de possibilités qui s'offrent autour de nous, chaque jour, en chaque lieu. Si une limite de vitesse devient un accélérateur subversif, qui sait ce que peut cacher une ville intégralement mécanisée et surchargée, malgré son ordre apparent?

Si l'on se rend compte qu'il est possible de transformer chaque voie, on ne peut ignorer que les voies du seigneur sont infinies...

Mercredi 29 février

Spectacle tous feux éteints

Deux jours d'occupation de l'autoroute sont passés, laissant de nombreuses marques. Habiter l'autoroute signifie subvertir son usage normal, le renverser, s'habituer à l'idée que l'on doit et que l'on peut rester là. Sans le vouloir, l'asphalte est devenu une sorte de lieu familier, vécu. Les premiers gaz lacrymogènes tirés



sur la bretelle d'entrée n'étaient qu'un avant-goût de ce qui allait avoir lieu par la suite: le gaz dans les maisons, les vitres du bar réduites en morceaux, la chasse à l'homme dans les rues de Bussoleno.

L'expulsion a duré longtemps: plusieurs heures se sont écoulées entre l'arrivée des blindés et les charges de la police. Il est intéressant d'observer la dialectique qui s'est instaurée entre la police et les médias: rien ne doit se produire tant que les caméras sont allumées, tout est permis une fois qu'elles sont éteintes. Métaphore ironique de la réalité que nous vivons chaque jour. Le reste est de l'ordre des faits divers que l'on peut voir au 20h ou lire dans les journaux, qui continuent à parler de manifestants violents. Les récits à la première personne décrivent quant à eux la brutalité des forces

de l'ordre, tout comme les témoignages de ceux qui ont tenté de fournir une autre version, caméra ou appareil photo en main.

Sur la version médiatique nous n'avons rien à dire, les médias mainstream ne font plus partie depuis longtemps de nos préoccupations et nous n'avons plus l'intention de perdre notre temps à parler d'eux. Les vérités partiales des autres sources ont en revanche composé notre image de la situation. Vérités partiales,



de celles qui impliquent une prise de position, de celles énoncées pour peser sur les moments qui suivront, pour organiser la bataille. S'il subsistait encore quelques doutes sur l'impossibilité d'une quelconque médiation, ce soir-là ils se sont tous évanouis. L'idéologie démocratique et médiatique déjà faible et bénéficiant de peu de crédit en Val de Suse, n'est plus un problème. Dans l'assemblée qui suivra, aucun sentiment de peur ou de résignation ne se manifesterà. Toujours plus de rage et de détermination, malgré tout.

Un appel national est lancé: demain on bloque tout! La démocratie a montré son vrai visage, maintenant à notre tour de faire voir le nôtre. Parce que l'attaque policière a imposé un choix radical, et parce que ce

nous, bien que fragmenté et fortement hétérogène, s'est trouvé ensemble sur la même barricade. On rentre à la maison fatigués, avec quelques blessures et pas mal de coups encaissés, mais avec plus de conscience.

Les occasions de rire ne manquent jamais, même dans les moments difficiles: le spectacle de la Digos et de la police anti-émeute qui s'embrouillent entre eux, parce que les premiers veulent empêcher les seconds de démolir les autos des manifestants, ne passe pas inaperçu. Au même moment, dans tout l'Italie ont lieu des assemblées, on prépare des blocages, des actions. La sensation commune est qu'il faut surtout commencer à s'organiser.

Jeudi 1^{er} mars

Fragments d'une critique radicale

L'entrée d'autoroute à Chianocco a été un lieu de rencontre et une position à défendre. Au lendemain de l'expulsion, il ne reste que la nécessité de penser une nouvelle offensive. Il est nécessaire de donner une réponse concrète et immédiate aux agissements lâches de la police et il est clair qu'un changement de stratégie s'impose. Rendez-vous est donné le soir même sur la place du marché à Bussoleno, où la présence des caméras et des chaînes de télévision est massive. Des petits groupes d'amis parlent entre eux de la nuit précédente, d'autres discutent déjà de ce qu'il faudrait faire ce soir.

L'assemblée est une succession de récits de la bataille, qui alternent avec des propositions plus pratiques. La haine qui s'exprime envers les forces de l'ordre est un sentiment commun, mais même ce fait-là a cessé de nous étonner; ce n'est que dans les endroits où l'on vit peu ou bien dans ceux où l'on ne vit pas du tout que cette sensibilité n'est pas partagée. On entend alors, entre les applaudissements de la foule et les flashes des photographes, «maintenant il faut qu'on les rende fous!», «on doit les attaquer là où ils nous attendent le moins»; et c'est comme ça que l'on passe de l'occupation d'un lieu à défendre à l'attaque temporaire en différents points. L'objectif est d'être imprévisibles, de leur donner du fil à retordre, de maintenir la pression.

Deux lieux sont identifiés assez rapidement, la majorité des gens partent en manif vers la sortie de l'autoroute, tandis qu'un plus petit groupe décide de lancer un autre blocage dans un endroit plus distant. La longue liste des actions de solidarité qui ont eu lieu dans toute l'Italie: Milan, Turin, Gênes, Florence, Rome, Naples, Lecce... les applaudissements pleuvent, un frisson parcourt la foule, chacun se sent partie intégrante de ce moment, chacun se rend compte qu'il peut faire la différence.

La stratégie des blocages, l'ouverture des péages, les barricades, les affrontements contre la police, sont les symptômes d'une réflexion politique commencée longtemps auparavant et qui montre finalement sa pertinence et son caractère approprié.

Attaquer le pouvoir dans ses appareils techniques et ne

plus le considérer comme un monolithe contre lequel on ne peut rien; exprimer une radicalité qui signe la fin de toute identité politique; faire preuve d'une capacité stratégique qui sache mener une bataille sur le temps long et avec de nombreux changements de rythme ; des actions diffuses et décentralisées qui sachent quand, quoi et où frapper. Une réflexion sur le politique qui devient immédiatement praxis, action de rue, confiance entre camarades, organisation du territoire, instruments et outils qu'il faut apprendre à utiliser. Une réflexion sur le politique et sur le pouvoir qui n'est ni constitutive ni constituante, mais qui vise à la destruction de toutes les catégories à travers lesquelles le spectacle de la politique nous a appris à penser, un raisonnement sur comment il faut faire, et pas seulement sur ce qu'il faut faire.

Il a beaucoup été question d'amener la vallée dans la ville et les actions de solidarité qui ont eu lieu dans toute l'Italie ont tenté de dissoudre cette pauvre dialectique que l'on nous propose de nouveau chaque fois, au sein et en dehors du mouvement: violent et non violent, territorial et national, local et général. Il faut faire encore un effort.

Amener la vallée dans la ville signifie y rapporter ce comment, le mettre à l'essai dans les différences territoriales, le mêler à nos vies. Au-delà de la rhétorique du mouvement qui répète sans cesse la litanie du retour aux territoires et de la réappropriation des quartiers, comme si quelqu'un nous les avait injustement retirés, il s'agit maintenant de construire, expérimenter, commencer à restituer aux lieux que nous habitons un libre usage. Comme cela a eu lieu au sein de la Libre République de la Maddalena. La question n'est pas de reconquérir une pureté ou une authenticité perdues mais d'organiser les territoires que nous traversons en vue de la possibilité d'une vie révolutionnaire.

Vendredi 2 mars *Rythmiques guerrières*

Lorsque l'on passe plusieurs jours dans la vallée, on apprend peu à peu à interpréter son rythme. Vue de loin, la vallée peut faire penser à un territoire et à une population statiques, toujours égaux à eux-mêmes, comme si elle défendait son propre immobilisme. La réalité est bien différente. Le Val de Susse est en permanence en mouvement, en évolution et redonne un sens au mot «mouvement», non pas entendu comme

catégorie politique (qui depuis longtemps a démontré sa pauvreté), mais dans son sens étymologique d'«être en mouvement», c'est-à-dire en opposition à la «stase». Ce qui signifie produire non seulement de la conflictualité mais surtout de l'expérimentation. De rapports, tactiques, langages, résistances. Tout ceci produit un rythme de lutte qui doit être compris dans ses phases ascendantes et descendantes, toujours présent dans chaque modalité de la lutte, dans la manif pacifique, dans l'attaque du chantier, dans le blocage de l'autoroute.

Ce rythme se lie à la capacité de reproduction et d'organisation dans une perspective à long terme. S'y insèrent aussi le moment du repos, le

moment de la relève et celui de la réflexion. Vendredi, l'unique rendez-vous de la journée est l'énorme assemblée à la salle polyvalente de Bussoleno. Un moment important pour les No Tav, un moment pour décider des prochains rendez-vous, mais aussi pour les rencontres, les nouvelles sur la santé des uns et des autres, pour échanger les informations et les sensations. L'assemblée n'est pas le seul moment où se prennent des décisions. Les réunions qui ont lieu en marge expriment elles aussi les tensions partagées. C'est un des sauts qualitatifs réalisés par le mouvement No Tav



pendant ces journées.

Le développement du plan des rapports et de celui de l'organisation a fait en sorte que le facteur numérique n'est plus toujours décisif. Les actions peuvent être réalisées par cent personnes comme elles peuvent l'être par mille. Les points d'attaque possibles sont nombreux et l'envie de les trouver et de les pratiquer est sans limites. Chaque action implique un déplacement des forces de l'ordre. Comme quelqu'un le faisait remarquer en assemblée, la lutte en Val de Suse a vidé temporairement Turin de sa police: il n'y avait que 12 flics pour escorter la manifestation en ville. Les expulsions de logements abusifs semblent être suspendues par manque de moyens policiers. Il faut alimenter cette tendance, qui joue dans les deux sens, entre la vallée et la ville.

Les interventions en assemblée ont une charge émotive forte et ce moment de réflexion collective abandonne le discours rationnel de la politique. Un public toujours plus habitué à désertir les bavardages institutionnels ne sait plus que faire du discours politique au sens traditionnel. Il ne faut cependant pas croire que le populisme est la clef voûte de cette lutte. Le partage de lieux, de moments et d'expériences a produit l'usage d'un «lexique guerrier» commun. «Etre sur les barricades ajoute la joie à la vie» s'exclame une dame sur la scène de la salle polyvalente. Barricades, blocages, manifs, encerclements, répression... Tout comme le masque à gaz est devenu un instrument de défense banal et courant, de la même manière une certaine terminologie se diffuse, déborde les cercles militants et devient d'usage commun.

Des mots pleins de sens, parce qu'à chacun d'entre eux s'associe une image adéquate, fruit d'une pratique, d'un comportement, d'une expérimentation. Le développement effectif des pratiques enrichit le langage et le soustrait au discours répressif, indigné ou alarmiste.

Samedi 3 mars

Contagion

La semaine des blocages a été un moment particulier, un moment de forte cohésion. L'unique relation vraiment importante a été celle qui se reproduit dans la lutte. Le mythe qui voudrait que le Val de Suse soit un territoire dans lequel les rapports ont été préservés de la contagion du progrès est démenti par ce que nous disent des amis plus jeunes nés dans la vallée. Ce n'est que grâce à la lutte que la pauvreté des rapports conditionnés par l'omniprésence du capitalisme a commencé à être remise en cause. Ce qui démontre qu'en Val de Suse il ne s'agit pas seulement de défendre mais aussi de construire.

Samedi le rendez-vous est à 16h sur la place du marché à Bussoleno, pour une action qui n'a pas été annoncée en assemblée. Nombreux sont ceux qui savent déjà ce

qui se prépare, tandis que d'autres participent sur la base de la confiance. Plusieurs centaines de personnes se dirigent vers le péage d'Avigliana. Encore un fois les caméras ont été recouvertes et les barrières levées pour permettre aux automobilistes de passer sans payer. On distribue des tracts, on crie des slogans: «un jour on bloque, un jour on ouvre» répète la voix dans le mégaphone. Ou encore: «aujourd'hui c'est Monti qui paie». L'action montre la capacité des No Tav à dépasser la rhétorique de la crise et la simple opposition à un projet inutile.

La même action avait déjà eu lieu une semaine plus tôt, au même endroit, organisée par un plus petit groupe. Outre les différences entre les deux moments, il faut relever qu'en peu de jours a eu lieu un élargissement immédiat du front de la lutte; une certaine pratique a été assumée puis mise en œuvre par des centaines de personnes. Une semaine de vie commune sur l'autoroute a mis en circulation des capacités d'organisation, des pratiques et des perspectives politiques, permettant le dépassement de la division entre militants et «citoyens». Cette division binaire peut se dissoudre seulement à partir du moment où la lutte devient une affaire quotidienne. De la même manière, la frontière entre ce qui est légal et ce qui ne l'est pas n'a empêché personne de participer à l'ouverture du péage.

Ce jour-là la loi qui s'incarne dans le ciment et l'acier de l'autoroute a été désactivée pour permettre des pratiques, certes limitées dans le temps, de nuisance économique et de sabotage.

C'est une contagion contre laquelle personne n'est immunisé.

Dimanche 4 mars

Jamais l'estomac plein

De temps en temps, assez régulièrement, apparaît sur l'agenda de ceux qui luttent contre le Tav dans le Val de Suse un repas commun, à base de polenta. Celui qui a eu lieu dimanche a démontré une fois de plus que la proximité entre les personnes qui rejoignent cette lutte, ou y persévèrent, produit un ensemble multiforme. Chaque perturbation, et même la simple succession des journées, comporte d'innombrables réévaluations des analyses et des pratiques, mettant au point une image aux multiples interprétations possibles. Ce qui est commun, c'est le refus d'une unique ligne monolithique qu'il faudrait suivre. Il faut cependant remarquer les diverses conséquences de cette tendance. Si au cours du temps, le terrain a été préparé afin de permettre la croissance et la diffusion de différentes pratiques, il ne faut pas oublier que cette lutte a trouvé dans la simple opposition à un projet son centre commun. C'est à partir de cette base que s'élargissent des horizons pas toujours concentriques et qui souvent entrent en contradiction radicale.

On ne peut pas pour autant laisser passer la pancarte «je fais confiance à Caselli» vue au cou d'une dame

distinguée pendant la manifestation du 25 février. Malgré les évidents progrès accomplis dans le refus du professionnalisme politique, il faut faire attention aux multiples formes de retour du citoyennisme, toujours très efficace dans l'étouffement des luttes. A la lumière de certaines interventions entendues lors de l'assemblée, il vaut mieux ne pas sous-évaluer le risque d'une apparition d'un parti de la bonne Italie, de ceux qui derrière la marque No Tav voient la possibilité de gouverner correctement le pays. Un raisonnement similaire peut être fait sur la question des médias, mis à distance par ceux qui ont vécu personnellement les batailles, mais pas suffisamment pour éviter l'émergence de la figure du «bon journaliste», permettant une critique non pas systématique mais trop souvent personnelle. Le défi qui s'ouvre alors consiste à réussir à décliner notre message, pour le rendre plus audible à ceux qui pourraient en partager le contenu, sans toutefois le dénaturer et en perdre de précieux fragments. Par exemple, seuls les catholiques de la vallée pouvaient penser à proposer un chapelet comme instrument de

lutte. Chaque fois que nous renonçons à une certaine pratique, nous laissons quelque chose en suspens, mettant à jour un vide que les initiatives des autres ne parviendront pas à remplir. Il faut alors libérer l'imagination, lancer des propositions, explorer de nouvelles possibilités. Développer ensuite la critique qui exprimé sa force dans un «non», mais qui nécessite un passage à l'affirmation pour se généraliser effectivement.

Plus que trouver l'idée qui mette tout le monde d'accord, il s'agit d'organiser collectivement notre rage. La diversité des esprits qui ont parcouru ensemble un même chemin – de la tranquillité d'un jour de trêve à la haine sans bornes qui s'exprime dans les insultes aux flics – en est un exemple. Comme quelqu'un l'avait déjà compris, plus les télescopes seront perfectionnés, plus il y aura d'étoiles.

Une fois encore nous sommes parvenus à nous retrouver: le tout excède toujours la somme des parties. A chacun revient la tâche d'étudier des trajectoires convergentes.



Celui qui veut seulement dans une certaine mesure arriver à la liberté de la raison n'a pas le droit pendant longtemps de se sentir sur terre autrement qu'en voyageur; - et non pas même pour un voyage vers un but final: car il n'y en a point. Mais il se proposera de bien observer et d'avoir les yeux ouverts pour tout ce qui se passe réellement dans le monde; c'est pourquoi il ne peut attacher trop fortement son coeur à rien de particulier; il faut qu'il y ait toujours en lui quelque chose du voyageur; qui trouve son plaisir au changement et au passage. Sans doute un pareil homme aura des nuits mauvaises, où il sera las et trouvera fermée la porte de la ville qui devait lui offrir un repos [...] Qu'alors l'aube se leve pour lui, brulante comme une divinité de colère, que la ville s'ouvre, il y verra peut-être sur les visages des habitants plus encore de désert, de saleté, de fourbe, d'insécurité que devant les portes – et le jour sera pire presque que la nuit [...] mais ensuite viennent, en compensation, les matins délicieux d'autre régions et d'autres journées, où dès le point du jour il voit dans le brouillard des monts les chœurs des Muse s'avancer en dansant à sa rencontre, où plus tard, lorsque paisible, dans l'équilibre de l'âme des matinées, il se promène sous des arbres, verra-t-il de leurs cimes et de leurs frondaisons tomber à ses pieds une foison de choses bonnes et claires, les présents de tous les libres esprits qui sont chez eux dans la montagne, la forêt et la solitude, et qui, tout comme lui, à leur manière tantôt joyeuse et tantôt réfléchie, sont voyageurs.